Le blanc et le noir : représentation antinomique de la mère

Sophie COUSINEAU, Université d'Ottawa

En 2012, un projet d'ateliers d'écriture en milieu carcéral et communautaire prend forme grâce à une collaboration entre des membres de l'AAOF (Association des auteurs et des auteures de l'Ontario français) et Sylvie Frigon, professeure au département de criminologie à l'Université d'Ottawa. Le projet se traduit par près de deux-cents textes, une partie d'entre eux publiés dans un recueil intitulé *De l'enfermement à l'envol, rencontres littéraires* (2014). Malgré la diversité des thèmes au niveau du fond et de la forme, certains récits issus des ateliers de Frigon à Élisabeth Fry (Gatineau), Les Baumettes (Marseille), Les Impatients (Montréal) et La rue des Femmes (Montréal) créés par Lee, Manora, Jackie, Milana, La Puce, Eva Luna et Carlie sont traversés par un rapport antithétique à la mère. En fait, à l'intérieur de ce lieu commun, un registre négatif et un registre positif cohabitent parfois dans un même texte. D'une part, la mère est source de haine, d'annihilation ou de rejet. D'autre part, elle est édifée en tant qu'objet d'amour inconditionnel, de maternité et de douceur.

Cet article consiste à présenter la forme narrative caractérisant ces écrits, ses spécificités de même que ses potentialités. Il s'agit de circonscrire les éléments inhérents à ce double répertoire à l'aide d'un regard théorique. Enfin, des pistes de réponse sont formulées afin de mieux saisir cette représentation. Pour ce faire, des parallèles sont dressés avec les thèmes de l'identité et d'une trajectoire allant de l'ombre vers la lumière.

Une première caractérisation des écrits

Avant de présenter les dimensions du thème à l'étude, le genre littéraire propre à ces ateliers de création est explicité. En fait, qualifier ces textes d'écriture carcérale serait inadéquat : seule Manora prend la plume depuis la prison. Il est plus juste de recourir au vocable d'écriture de l'enfermement. Dans l'expérience des participantes, cela prend forme à travers le silence et la marginalité. Ce sont des ex-itinérantes, des ex-détenues et des ex-psychiatisées vivant avec le stigmatisme et l'empreinte de l'institutionnalisation, voire de la rue. Elles sont étiquetées de « hors-normes ». De plus, le regard constant des

contrôleurs sociaux s'y trouve en filigrane. La supervision du « logue » s'actualise par des appartements supervisés, des agents de probation et des centres de jour.

Au sein de ces actes d'écriture, les auteures-participantes cherchent à se définir autrement, voire pour Matteau (2014a) à s'évader par la plume, à mettre en exergue une prise de parole et à libérer les mots.

Les outils d'interprétatifs : cadre théorique

D'abord, quelques notions théoriques accompagnent l'examen de la représentation maternelle. Il est question de connaissances sociologiques bien entendu, mais plus précisément de la théorie dramaturgique et du stigmatisme d'Erving Goffman, le dispositif de sexualité et le Panopticon de Michel Foucault, ainsi que Judith Butler.

En synthèse, l'identité est et constitue le genre pour Butler. C'est un effet du langage ayant une nature performative. En d'autres mots, l'identité genrée représente la somme des actes discursifs et corporels qui traduisent une réappropriation de normes (idéaux, rôles, responsabilités) associées à la femme et à la féminité. Foucault présente un dispositif de sexualité avec une image de femme hystérique conceptualisée d'après son utérus. Ceci constitue un point d'ancrage à l'analyse. Selon cet auteur, il faut saisir le contrôle social et la logique institutionnelle comme étant reproduits par les structures familiales. Quant à Goffman, l'interaction est la représentation d'un rôle par un acteur à son public, dans le cas présent, celui d'une mère et de son enfant ou vice-versa. Enfin, Goffman met en scène la logique et les modalités des institutions totales, lesquelles marquent l'état d'esprit ou les relations mère-fille. Ces conceptions théoriques sont mobilisées à divers niveaux pour guider la compréhension des différents éléments du registre dichotomique associé à la représentation de la mère.

Le noir

Dans ce versant « sombre » de la représentation maternelle, des expressions et des images illustrent les aspects négatifs de cette figure et son rapport avec les auteures-participantes. Dans le « brain-storming » collectif de Jackie, Carlie et Milana intitulé « J'ai mal à ma mère » (293b), la distanciation est au premier-plan. Elles évoquent la « Froide perfection ». Elles naturalisent cette figure en tant que « Bloc de glace ». Le sentiment de rejet atteint un certain paroxysme lorsqu'elles se perçoivent en tant

qu'orphelines. Ces expressions sont en antithèse avec le cliché maternel mêlant chaleur et émotivité.

Par ailleurs, le rapport vertical parent-enfant ne correspond pas au jeu de soins et de contrôle ou de ferme tendresse. L'oxymore est remplacé par une logique disciplinaire et infériorisante rappelant l'institution totale (armée, prison, couvent, asile) chez Goffman et ses modalités oppressives (cérémonie d'admission, test d'obéissance, contamination physique) pour contrôler l'individu et le programmer au fonctionnement de l'institution. Manora (71a) se représente à la manière de Cendrillon. Dans son texte, Cendrella est une boniche, une domestique dirigée par une belle-mère méchante. Pour d'autres, précisément Carlie, Jackie et Milana, le dépouillement par l'institution-maison est effectué par un « gendarme à culottes » (293b). La structure familiale est de type militaire.

Bien que moins prégnante, l'idée de la mère comme détentrice de pouvoir apparaît chez Lee par l'entremise du qualificatif de matrone. L'ajout du vocable « déjantée » à cet adjectif teint ce rapport d'une certaine perversité. Tel qu'évoqué plus haut, cet adjectif est une forme d'enfermement psychique. Les auteures-participantes stigmatisées et enfermées dans la marginalité transfèrent cet état d'être à la mère.

Plus encore, l'annihilation atteint un autre sommet chez Lee qui fait allusion à un arbre générationnel aux fruits empoisonnés. C'est le bagage génétique qui transmet sa toxicité au rejeton. Cette représentation coince Lee dans une spirale déterministe et déterminante. Celle-ci se sent condamnée par les « schèmes issus de la parentalité ». Plus encore, en faisant allusion à « Mère Grand », la figure maternelle passe de « folle contrôlante » à gradée militaire pour devenir ensuite prédatrice : l'enfant est « dévoré » si l'on se réfère au conte *Le petit chaperon rouge* à la Perrault (Lee 212-213a). En mobilisant Butler, il est possible de voir que le recours répété à des images de ce type est une stratégie performative : créer un effet et un résultat. Ces actes d'écriture mettent à jour un personnage annihilateur qui capture les auteures-participantes sous son joug. La subversion du rapport mère-fille et sa non-conformité face à l'idéal type d'amour et de douceur sont renforcées. Ainsi, la mère représente « [t]out ce qui fait peur » (293b).

Par ailleurs, chez Butler, l'hétéronormativité est une matrice de pouvoir où le sexe, le genre, l'orientation sexuelle et le désir sont naturalisés et traversés par des liens

causaux. Chez les auteures-participantes, la matrice de pouvoir est aussi naturalisée : elle devient l'utérus de la mère. C'est ce que Foucault aurait traduit comme l'hystérisation de la mère : la réduction d'un rôle à un dispositif biologique (la matrice utérine), voire la reproduction d'un mini-modèle (microcosme) où est transposé le rapport vertical mère-fille. La relation devient physiologique : la matrice est le lieu où se concrétise l'oppression et ses effets. Lee fait référence au viol de l'espace utérin lorsqu'elle décrit la tentative d'avortement raté de sa mère. Jackie se représente en tant qu'embryon et s'écrie : « j'étouffe, aucune respiration !.. Mais où sont mes poumons !.. » (299b). Être au sein de la mère est source de détresse psychologique et physiologique. D'ailleurs, Jackie explique que cette relation fait en sorte qu'il lui est « [i]mpossible d'exprimer [s]es émotions » et la réduit au silence, participe à son « mal de vivre » et à son « mal de mer » (299b).

Conséquemment, il y a rupture avec le lien maternel. Celle-ci s'actualise par des actes corporels (physiques) chez Jackie qui vomit sa mère, qui provoque son propre accouchement et qui rompt le cordon ombilical de leur relation. Cela se traduit par des affirmations qui constituent cette réalité : « Réconciliation, pardon y'en est pas question !.. » (299b). Il y a rupture au sens propre et au sens figuré. Le rejet de la mère envers la fille mentionné plus haut par Lee subit ici un retour d'ascenseur chez Jackie.

Somme toute, la représentation négative de la mère est caractérisée par une association avec le militarisme, la froideur, la distanciation et l'oppression. Le tout produit des effets destructeurs : viol de l'espace utérin chez Lee et suffocation de l'embryon que redevient Jackie le temps d'un texte.

Le blanc

D'autre part, le deuxième versant de la représentation prend toujours forme dans le corps, mais représente cette fois une « maternité [e]nveloppante [e]t caressante » (Milana, 298b). Il est question de pouvoir bien entendu, mais ce dernier est positif et associé à une protection quelconque. À l'intérieur de ce registre, la mère possède un « giron caressant » (Milana, *La rue des Femmes*). Comme chez Butler, le corps maternel est une abstraction du langage : il se matérialise via des procédés rhétoriques. Face à la mère, il y a réconciliation plutôt que rejet. L'« Ode à ma mère » marque le titre du texte de Milana (297b). Ses actes discursifs (littéraires) renforcent le rôle ou la réappropriation

des normes associées à la maternité : Jackie évoquait plus haut un cordon coupé. Ici, le lien mère-enfant est une union corporelle et spirituelle. Les images accompagnant le texte font état d'un nourrisson serein dans un placenta et suçant son pouce.

Cet *Ode à ma mère* traverse aussi un texte collectif de Carlie, Jackie et Milana (293b). La sélection de qualificatifs est la suivante : « sécurité », « bisous », « toucher » et « réconfortant » (293b). La Puce renforce cette représentation positive en se référant à sa mère comme à sa raison de vivre : « Si tu meurs, je meurs avec toi et tant que tu vivras je vivrai avec moi » (183a). De plus, sa mère et son fils sont au palmarès de ses priorités : « Ce qui compte maintenant c'est mon fils, ma mère surtout » (182a). Elle lui associe une myriade de rôles et de représentations : « Tu étais tout pour moi mon ange gardien mon âme sœur ma mère mon père mon soutien » (La Puce, 183a). Ici, la mère remplit et surpasse les attentes genrées.

De plus, elle verbalise une peur énorme à l'idée de sa perte. Les « je t'aime » sont répétés pour celle-ci comme pour Eva Luna dont le discours est similaire : « Tu es une femme de valeur inestimable... une chance que je t'ai... Tu es tout pour moi » (Eva Luna, extrait d'une carte postale non publiée, Élisabeth Fry Gatineau). Pour la première fois, la mère est genrée. Néanmoins, comme Butler pour qui l'identité est et constitue le genre, et où conséquemment la validation se fait à travers la conformité aux rôles sociaux, la femme est importante (valorisée) car elle est une bonne mère. À tout le moins dans la représentation, Goffman dirait que le jeu de l'actrice (la mère) est crédible puisqu'il est conforme aux attentes et aux stéréotypes du public-cible (lectorat). Son sens de la maternité est louable et exemplifié.

Somme toute, la mère est priorisée et aimée. Elle devient indispensable avec Milana qui conclut son texte de la manière suivante : « ma mère ma lumière [q]ui nourrit ma vie » (298b). Elle atteint une dimension idéalisée et spirituelle chez Manora : la mère et l'enfant sont la Vierge Marie et Jésus. La maternité est décrite à travers un lien physique : « Ils se tiennent, ils sont liés » grâce aux gestes (actes) suivants : tenir la main et tenir le pouce. La narratrice étaye aussi les responsabilités qui incombent à la Sainte-Vierge à l'égard de son enfant : « envelopper, protéger, amour, porter son enfant, attention » (Mots sur images, non publié, Marseille). Dressée en tant qu'idéal de

perfection maternelle, elle suscite une surenchère d'amour et une co-dépendance. La mère remplit son rôle du nourrisson et de l'adulte représentés dans les textes.

Quelques pistes de réponse

Il est intéressant de voir à quel point de double registre est inter-relié avec deux thèmes : l'identité et la trajectoire de vie de l'ombre à la lumière. En effet, les femmes de cette sélection reconstruisent leur identité en fonction de la nature de leurs rapports et de leurs rôles sociaux : mère, fille, épouse, etc. De plus, le schéma narratif de leur texte prend la forme de l'ombre à la lumière. D'abord, elles rencontrent des traumatismes, des déboires et des embûches. Puis, un événement quelconque survient. Enfin, elles se prennent en main, font des choix éclairés et retrouvent un semblant de stabilité. Bien sûr, il y a des variations internes, mais le déroulement général demeure le même. À l'intérieur de cela, l'identité est déconstruite puis reconstruite. Pour qu'une telle opération s'effectue, un nouveau point d'ancrage ou une nouvelle perspective est requise. Cela se passe de deux manières : le rejet chez Lee et Jackie et la réconciliation chez Milana.

Par exemple, la représentation de la mère avec son nourrisson ou son embryon actualise un déplacement relationnel. Pour Jackie, le fait de couper le cordon lui permet d'accoucher dans « le monde des adultes » (300b) auprès de la terre nourricière et devenir la « fille de Jésus » (301b). La résilience face à une mère oppressante au sens figuré ou littéral passe par un troc entre le corps-mère et la mère Nature ou la Vierge Marie. L'état de sérénité ou de la lumière n'est possible que s'il y a rupture du cordon ou réconciliation. Ainsi, l'abus maternel et la perte sont cautérisés. Conséquemment, cet acte d'adoption mène à une reconstruction identitaire.

Ainsi, les filles de Dame Nature, Lee et Milana à tout le moins, deviennent des arbres. La lumière, à savoir l'optimisme, traverse leurs analogies. Pour Lee, son arbre intime « a donné des fruits juteux, des semences et des grains plantés, un arbre bien enraciné à force de luttés » (216a) et pour Milana, elle « est sève de vie [...] à l'occasion fleuri » (226a). Néanmoins, la verticalité de la relation mère-fille a encore des échos : les branches d'arbres génétiques empoisonnés mène Lee à perpétuer des fruits empoisonnés ; Milana subi le joug et les intempéries, « employant sous le joug de Dame Nature quand s'annoncent les mauvais jours » (224). La suprématie de la Mère est en filigrane.

En bref, au sein de ces textes, le thème de la figure maternelle comporte deux versants antinomiques. Le premier a une connotation négative : oppression, rejet et autorité. Il conduit à des effets divers, dont la production d'un carcan ou d'un traumatisme chez les auteures-participantes. Le second répertoire est traversé par une connotation positive : la mère est source de vie, d'amour, de lumière, d'adoration. Elle devient un idéal qui remplit les attentes associées à la maternité. Le double répertoire est plus encore lié à une trajectoire de vie de l'ombre à la lumière et à une reconstruction identitaire ; la redéfinition de son rapport à la mère est un point de passage pour retrouver le contrôle et autoriser un redéploiement. Prenant tantôt la forme d'une réconciliation, d'un rejet, voir même d'une réification, ces négociations relationnelles mettent en scène une introspection profonde.

Bibliographie

- Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art*. Paris : Seuil, 1992.
- Butler, Judith. « Performative Acts and Gender Constitution : An Essay in Phenomenology and Feminist Theory ». *Theater Journal* 40.4 (2008) : 519-531.
- . *Undoing Gender*. New York : Routledge, 2004 (chap *End of Sexual Difference*).
- . *Trouble dans le genre le féminisme et la subversion de l'identité*. Tr. Cynthia Krauss, Paris : La Découverte, 2006.
- . *Bodies that Matter. On the Discursive Limits of Sex*. London / New York : Routledge 2011.
- Frigon, Sylvie, dir. *De l'enfermement à l'envol, rencontres littéraires*. Montréal / Sudbury : Remue-ménage / Prise de parole, 2014a.
- Goffman, Erving. *Asylums : Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. New York : Anchor, 1961.
- Foucault, Michel. *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard, 1975.
- . *L'Histoire de la sexualité*. Paris : Gallimard, 1976.
- Matteau, Michèle. « Libérer les mots ». *Liaison* (printemps 2012) : 27-29.
- « Textes de création ». *Voix plurielles* 11:1 (2014b) : 219-301. Dossier « Passerelles du dedans au dehors ». Dir. Sylvie Frigon (en ligne).
-